



1^{re} livraison—Sommaire

CHARLES FUSTER.....	RODOLPHE BRUNET
LA LÉGENDE DU BONHEUR (poésie).....	CHARLES FUSTER.
UN MARIAGE DANS LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES.	JULES SAINT-ELME
FANTASIE (poésie).....	DR. R. CHEVRIER
PETIT POÈME EN PROSE.....	E. Z. MASSICOTTE
CELLE QUE J'AIME (poésie).....	FRID-OLIN
LES LIVRES: BIBLIOTHÈQUE DU "GLANEUR".....	GÉRALD
TABLETTES DU SAVOIR.....	J. A. CHAUSSÉ
LA CRITIQUE ET LES JEUNES.....	GERMAIN BEAULIEU
L'ISLE D'ORLÉANS.....	PIERRE GEORGES ROY
GERBES DE MODÈLES (prose et poésie).....	ISABELLE KAISER ET LOUISE D'ALQ
AU CIEL (poésie).....	ALBERT FERLAND
CUEILLETES A TRAVERS JOURNAUX ET REVUES...	PASSIM
GLANURES D'ÉCHOS ET RUMEURS.....	PIERRE ET JACQUES
SUPPLÉMENT: LETTRES D'UN ÉTUDIANT.....	LOUIS AUDET

AUX AMIS DE LA CAUSE LITTÉRAIRE

Montréal,

189

M

Nous nous permettons de vous envoyer aujourd'hui comme numéro spécimen, la première livraison du "GLANEUR," revue à 32 pages, paraissant le 10 et le 25 de chaque mois et faisant suite au "RECUEIL LITTÉRAIRE." Nous expliquons dans un article-programme les causes qui ont nécessité ce changement de titre.

Notre revue mérite un encouragement spécial, parcequ'elle est l'écho de toute cette jeunesse qui cherche dans le travail un complément à ses nobles aspirations.

Notre œuvre n'est pas un but de spéculation, car si le public veut bien la comprendre, nous améliorerons notre publication de manière qu'elle devienne de plus en plus digne du rôle sacré qui lui est dévolue.

Nous avons inclus avec la présente un billet d'abonnement que vous remplirez, nous l'espérons, de très bon gré, et nous vous remercions d'avance de votre acte généreux.

LA DIRECTION.

N.B. Les personnes qui recevront ce numéro sont priées, si elles refusent de s'abonner, de renvoyer ce même numéro au soussigné.

AVIS IMPORTANT

Nous considérerons comme abonnée toute personne qui ne renverra pas le premier ou le deuxième numéro.

Adressez toutes les communications à

M. le Directeur du "GLANEUR,"

B. de Poste, 1436 MONTRÉAL, P. Q.

RENSEIGNEMENTS.

LE GLANEUR est bi-mensuel et paraît par livraison de 32 pages.

Les prix d'abonnement sont :

POUR LE CANADA		POUR L'ÉTRANGER	
Un an.....	\$2.00	Un an.....	12 frs
Six mois.....	\$1.00	Six mois.....	6 frs

Tout abonnement est invariablement payable d'avance.
Aucun travail ne sera admis s'il n'est excellent pour le fond comme pour la forme, et s'il n'est signé d'un nom responsable.
Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus.
Les signatures des articles gardent la responsabilité des idées qu'ils y émettent.
Il sera fait mention dans le Bulletin Bibliographique du GLANEUR des ouvrages nouveaux dont il sera envoyé deux exemplaires à la Direction.
Les abonnés du GLANEUR auront droit à un numéro de luxe de près de 100 pages avec gravures, qui paraîtra à Noël

ANNONCES

10 cents la ligne, première insertion — 5 cents la ligne, insertions subséquentes
Toute annonce à long terme se traite à forfait.

Toutes les communications concernant la Rédaction et l'Administration seront adressées à M. Pierre Bédard, 1588 rue Notre-Dame, Montréal. Téléphone Bell 6394, Atelier ; 9348, Bureau. Boîte Poste 1436.

INSURE YOUR LIFE

In that Reliable Old Company.

THE

United States Life Insurance Co.

OF NEW YORK

Full deposit with Canadian Government at Ottawa guaranteeing absolute security to Canadian Policy Holders.

ESTABLISHED 1850-ASSETS NEARLY \$7,000,000.00

E. A. COWLEY,

GENERAL MANAGER FOR THE PROVINCE OF QUEBEC.

180 St. JAMES St.

MONTREAL, QUE.



CHARLES FUSTER

CHARLES FUSTER

Charles Fuster !

Voilà un nom qui brille d'un bien vif éclat dans le livre d'or de la Littérature Française.

Nommer Charles Fuster, c'est parler de l'un des maîtres du Roman et de la poésie, parmi les idéalistes d'aujourd'hui.

Saluons, dans l'auteur : de *L'Ame Pensive*, *Contes sans prétentions*, *Essais de Critique*, *Les tendresses*, *Poèmes*, *L'Ame des choses*, *Poètes du Clocher*, *Sonnets*, *Devant la mer grande*, et *L'Amour de Jacques*, le journaliste aimé du *Semeur*, de l'*Estafette* et d'un grand nombre d'autres revues, l'écrivain éminent qui s'est créé un style personnel, d'une perfection admirable.

Le déjà célèbre auteur de *L'Amour de Jacques*, roman traduit, depuis, en six langues différentes et transporté sur le théâtre, publie aussi, chaque année, un volume intitulé : *L'Année des Poètes*.

M. Fuster doit encore nous donner, sous peu, en vers : *Le Cœur* et *Les Belles Histoires*, et, en prose : *En Vivant*.

Les grands talents sont souvent les plus fidèles amis du labeur, dans lequel ils savent trouver des plaisirs qui les reposent et les dilatent.

Charles Fuster en est la preuve *réelle*, tout *idéaliste* qu'il soit !

Voici comment un critique sincère, M le comte Albert du Bois, parle de *L'Amour de Jacques* :

“L'œuvre de M. Charles Fuster est attrayante et élevée.—Là, point de ces détails inutiles ou pénibles qui dégoûtent où qui ennuient, point de ces choses communes et banales ; mais des analyses vraies, fouillées, profondes, sans crudités voulues ; des caractères généreux, élevés, que l'on peut aimer ; des scènes attachantes et variées, qui font naître un intérêt toujours croissant. Des pensées qui élèvent et rendent meilleur des leçons de générosité et de vertu, se dégagent du récit, dont la langue poétique et toujours bien française, vous charme et vous séduit.”

M. Albert du Bois, en parlant ainsi, n'exprime pas seulement une opinion personnelle, mais publique : il est le porte-voix autorisé de tous ceux — et ils sont nombreux — qui aiment le *Bon* le *Vrai* et le *Beau*.

Je ne puis vous priver du plaisir de *goûter* cette phrase où l'auteur parle du retour de Jacques à Chérisy :

“..... Et, qui sait ? peut-être trouvera-t-il là-bas, dans ce coin perdu où il va tenter la grande expérience du calme laborieux et de l'oubli,

sous ce ciel réconfortant, à deux pas de cette église où on le baptisa, dans une de ces maisons qu'il entrevoit déjà au tournant de la route, — peut-être y trouvera-t-il, quelque part, n'importe où, une fillette accorte, naïve, gaie, qui ne l'aimera plus pour sa réputation, ni pour ses moustaches, ni pour ses épaules, mais tout franchement, comme la fleur s'ouvre, comme la colombe attend, comme on aime.....”

Voilà du naturel local, visant l'idéal, avec un charme qui va au cœur ; car l'écrivain est si bien maître de son sujet et de sa phrase qu'il a le don admirable d'émouvoir et de faire aimer l'idéal, dans son idéal à *lui*.

Tout cela est écrit dans un style qui pour avoir parfois l'harmonie de la poésie, n'en est pas moins une prose parfaite et marquée d'une originalité qui la distingue.

C'est dans sa *demi-solitude* du Paris-provincial, de ce Paris-provincial chanté par Coppée, qu'habite, aujourd'hui, l'écrivain que d'une voix commune la France entière acclamera peut-être demain.

Le *Recueil Littéraire* où plutôt le *Glaneur* se fait un devoir et un plaisir d'offrir à ses lecteurs le portrait sympathique de monsieur Charles Fuster.

Car tous ont aimé ce charmant livre, l'*Amour de Jacques*, au sujet duquel Francisque Sarcey a pu dire de certaines pages : “ Je les tiens pour des merveilles d'observation et de style.....”

En lisant ces pages toutes imprégnées de sentiment, on respire un parfum d'idéal, qui nous fait croire le monde tel qu'il devrait être.

C'est que M. Charles Fuster sait rendre sa pensée attrayante et toujours neuve, de même que son style seul a le cachet de trahir son auteur.

Nous pouvons dire que l'auteur de *Elles*, qui a écrit :

“ Les mères et les amoureuses
Boivent aux coupes douloureuses
En nous sauvant.”

est un cœur dont la fibre puissante et la plume habile traduisent bien des impressions justes et vraies.

Monsieur Fuster semble avoir connu *la vie* : ce vaste chantier d'apprentissage, où il a peut-être puisé ces belles pensées dont ses livres sont les écrins si charmants !

Si, dans l'*Amour de Jacques*,

“ Les roses de la fête
Meurent avant le bal.....”

la renommée ne meurt pas ; elle est toujours vivante d'actualité, et ses élus se reposent sur le piédestal de la Gloire.

Ce que nous aimons le plus dans les œuvres de Monsieur Charles Fuster, c'est cette originalité, attachante et noble, naïve et touchante qu'il sait faire admirer de tous.

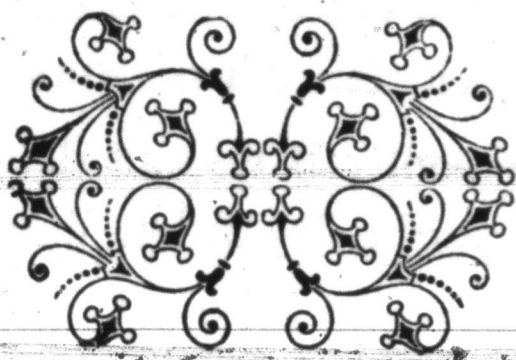
Que le directeur du *Semeur* ait quelques détracteurs, cela se peut, car la critique sera toujours forcée d'admettre l'existence de l'envie.

Néanmoins je ne pourrai appeler envieux ceux qui reconnaissant les beautés littéraires du style et des pensées de cet auteur, ne partagent pas complètement ses opinions sur l'*Idéal et le Réel*, car, comme bien d'autres, j'ai mes idées personnelles et je respecte celles d'un chacun.

J'ai déjà dit ce que je pensais sur Paul Bourget et son école, et depuis, mon admiration pour ce maître de notre langue n'a point diminué.

J'aime le *beau* partout où il se trouve, et voilà pourquoi j'ai écrit les lignes qui précèdent sur Monsieur Charles Fuster et son œuvre.

RODOLPHE BRUNET.



LA LÉGENDE DU BONHEUR. (1)

A ARTHUR BERNÈDE.

I

Deux amoureux menaient le bonheur par la main.
 Le soleil, tout joyeux, riait sur le chemin.
 Les hommes, saluant ces heureux au passage,
 Rien que de les croiser, prenaient meilleur visage ;
 Les femmes, jalosant ce couple, et l'adorant,
 Sous leur sein plus léger sentaient leur cœur plus grand ;
 Et les sources, voyant jaser le couple tendre,
 Baissaient leur voix d'argent et d'or pour mieux entendre.
 Ayant pris et lié le cher petit gamin,
 Deux amoureux menaient le bonheur par la main.

II

Mais vint l'heure où, lassé des brûlantes soirées,
 Le doux captif trouva ses deux mains trop serrées.
 Il eut beau soupirer, gémir et supplier :
 Les amoureux traînaient leur petit prisonnier.
 Or le bonheur est frêle, il veut qu'on le caresse ;
 Les chaînes lui font mal, et la force l'opresse.
 Et les deux amoureux s'endormirent un soir,
 —Et presto ! le bonheur s'enfuit sous le ciel noir.
 Il erra dans la nuit ; il eut froid ; on rapporte
 Qu'il finit par s'asseoir, en pleurs, sous une porte.
 Des amoureux passaient : il les suit depuis lors...
 —Mais, de l'avoir perdu, les autres étaient morts.

CHARLES FUSTER.

(1) Extrait du *Cœur*, qui est sous presse.

UN MARIAGE DANS LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES

(*Glaneur—Recueil-Littéraire*)

Faire part à nos lecteurs et amis.

La famille du *Glaneur*, de Lévis, et celle du *Recueil Littéraire*, de Montréal, tous deux bien connus dans la société littéraire de cette province, ont l'honneur de faire part à leurs nombreux amis de l'union que viennent de contracter leurs chers enfants bien-aimés.

C'est aux jours du dernier carnaval qu'ont été jetées les bases de ce contrat où l'intérêt n'a eu rien à faire ou presque rien, et la plus parfaite harmonie de sentiments, au contraire, tout ou presque tout. On en célèbre aujourd'hui la solennité, et nous avons cru devoir, à titre de franche amitié, en porter à votre connaissance les intéressants détails.

La communauté où se sont fondues en une seule les deux charmantes personnalités si avantageusement appréciées, chacune de ses amis ou de sa clientèle, sera désormais connue sous le nom général : LE GLANEUR—RECUEIL LITTÉRAIRE DES JEUNES.

Et c'est sous ce titre qu'une revue bi-mensuelle sera désormais imprimée et éditée à Montréal, au No 170 de la rue St-Laurent, par M. Pierre J. Bédard éditeur de l'ex-*Recueil Littéraire*.

Se basant sur le grand principe : "l'union fait la force", les jeunes littérateurs qui patronnaient l'une ou l'autre des deux revues pré-existantes, *Le Glaneur* et le *Recueil Littéraire*, ont cru qu'il était préférable de reporter tout leur intérêt sur une seule et même œuvre et de lui donner un regain de vigueur et de stabilité, en y concentrant tous leurs efforts généreux.

C'est de cette idée qu'est née la revue nouvelle — où revivent à la fois *Le Glaneur* et *Le Recueil*, se prêtant mutuellement de la force et des charmes — revue que nous présentons maintenant au public lecteur ; c'est de cette idée, bien comprise, nous aimons à le croire, qu'elle vivra et grandira.

Que va être, ou du moins que veut être *Le Glaneur—Recueil Littéraire des jeunes* ? Voilà une question qu'on va se poser, en face de ce premier fascicule, et à bon droit. Nous y répondons : *Le Glaneur* va être, parce qu'il veut être, et il le veut bien sincèrement et fortement, avant tout : "l'organe des *jeunes*, leur porte-voix, leur arène de combat, leur champ d'exercices." Mais un organe sincère et pur, mais un porte-voix ne servant à transmettre aux foules rien autre chose que les com-

mandements du devoir et les maximes de l'honneur, mais une arène où ne seront permis que de loyaux combats, mais un champ d'exercices où ne seront admises à parader, à s'aguerrir pour la guerre sainte de l'intelligence et du cœur, que les milices d'élite du Beau, du Bon et du Vrai.

Le *Glaneur* sera, bien spécialement, le *Recueil Littéraire des jeunes*, puisqu'il naît par eux et qu'il naît pour eux. Par cette jeunesse qui a manifesté, depuis un an ou deux, surtout, un désir sérieux de travailler et de glaner quelques épis dans les champs féconds des lettres; ne doutant pas qu'elle n'en retire elle-même quelque profit quant à son bien moral et intellectuel, ne désespérant même pas d'apporter son humble pierre à l'édifice de notre littérature nationale. Pour cette jeunesse qui a besoin d'un chez soi afin d'y être bien à son aise; qui se sent dans les veines assez de sang généreux, au cœur assez d'enthousiasme, dans l'esprit assez de nerveuse vigueur, qu'elle veut épancher la surabondance de son énergie et de son activité, par le moyen d'un canal où elle peut compter qu'on ne cherchera pas à en endiguer le flot intarissable.

Toutefois, cela n'empêche pas que les aînés dans la carrière qui voudraient bien prêter à l'œuvre leur précieux concours seront les très bienvenus. Les *jeunes* ont l'hospitalité large, comme leur cœur: ils invitent vivement leurs anciens à venir à leur rescousse, car ils ont besoin de modèles et d'encouragements en même temps; ils n'attendent même pas moins de leur dévouement connu à la cause sacrée des lettres. Fréchette Lemay, Sulte, Tremblay, Roy, Chapman et autres qui avez coutume de faire votre part pour initier les nouveaux venus aux secrets de l'art, et leur donner l'exemple, les benjamins du *Glaneur* comptent sur vous.

Inutile de dire, il me semble, que nous considérons comme acquise d'avance au *Glaneur—Recueil Littéraire des jeunes* la collaboration savante et variée des jeunes, demi-jeunes et plus vieux, qui est restée fidèle jusqu'à la fin au *Recueil Littéraire* et au *Glaneur*. Nous nous rappelons au bon souvenir des Gauvreau, des Rodolphe Chevrier, des Denis Ruthban, des Thomas Côté, des Joseph Gagnon, des Miss E. Ehrtone, des J. B. Chatrian, des abbés Gosselin, Roy et autres.

Pour ce qui est des nouvelles recrues qui viendront, avec de sérieuses dispositions et de réels moyens, à nos efforts joindre les leurs, nous serons heureux de leur ouvrir nos rangs... et les colonnes du *Glaneur*.

Nous chercherons à répandre parmi la jeunesse canadienne-française instruite le goût du travail, celui de la culture des arts de l'esprit. Conséquemment, va sans dire que nous sommes et nous serons tout disposés à donner à toutes les bonnes volontés le plus de latitude possible, dans les bornes du juste et du vrai.

Ces bornes, elles sont larges : voici comme nous entendons les fixer. L'esprit qui devra régner au *Glaneur* c'est l'esprit chrétien, sans bigoterie, l'esprit patriotique, sans chauvinisme, l'esprit sérieux et moral, sans affectation.

Tout en exerçant une certaine surveillance, pour élaguer sans parti pris mais sans faiblesse non plus, les contributions qui sembleraient trop faibles ou pas assez bien dans le ton de la revue, le comité de rédaction entend être conciliant au mieux du possible et laisser à l'inspiration d'un chacun ses coudées franches. Car, chaque collaborateur devra signer son œuvre de son nom, ou bien d'un nom de plume, avec nom responsable à la rédaction.

Nous estimons, avec le maître Charles Fuster, dont la vaillante et digne revue parisienne *Le Semeur* servira de prototype à notre modeste *Glaneur—Recueil Littéraire des jeunes* qu'il faut savoir se garder " des barrières trop larges et des vues trop étroites " Et, dans ces sentiments, nous n'excluons pas absolument tous les genres littéraires modernes, et même un peu *fin-de-siècle*, je dirais. Nous aimons prévenir d'avance, afin qu'aucun de nos lecteurs n'en puisse être effarouché. Ainsi, par exemple, le genre néo-romantique, qui, tout en restant classique de fond, s'efforce de rajeunir, d'une manière convenable et discrète, la forme, parfois surannée, sera reçu *Glaneur*, comme il l'est au *Semeur*. Les inspirés du sentiment, aussi longtemps qu'il sauront se tenir dans les justes limites de la décence et de la modestie, auront aussi accès à la publicité du *Glaneur*. Ce dernier genre n'est pas à négliger ; c'est peut-être, si l'on sait en user avec discernement et modération, ne pas abuser des entraînements, le succès littéraire de demain. Et nous croyons fort juste, nous y applaudissons même, la réflexion prophétique du publiciste belge Armand Detry : " De même que le dix-neuvième siècle a été le siècle de l'esprit, le vingtième siècle sera celui du cœur ! "

Mais des genres qui seront absolument proscrits loin des pages respectables du *Glaneur* ce sont ces aberrations mentales que des esprits irréflechis voudraient faire fleurir, sous les dénominations diverses de : Décadentisme, Réalisme, Symbolisme, etc.

Le *Glaneur* veut poursuivre sa route vers l'idéal, sans s'éloigner tout-à-fait et témérairement, comme d'autres s'en font gloire, des sentiers battus de la sagesse et l'expérience.

Ils ne nous reste plus qu'à dire à nos lecteurs ce qu'ils peuvent s'attendre à trouver dans chacune des livraisons bi-mensuelles du *Glaneur—Recueil Littéraire des jeunes*.—D'abord un article *Revue générale de la quinzaine*, embrassant dans une analyse succincte les événements les plus

remarquables, religieux et politiques surtout, accomplis dans le vieux monde et dans le nouveau. De temps à autre, le portrait d'un littérateur, d'une célébrité des arts, et autres, avec notice biographique. Les articles de collaboration spéciale au *Glaneur*, se rattachant à l'un des titres de son programme ; un bulletin bibliographique, rendant compte de tous les ouvrages dont on aura fait tenir DEUX exemplaires au bureau d'administration (170 rue St Laurent), et encore, autant que faire sera possible, la publication périodique d'un travail de longue haleine, œuvre d'imagination le plus souvent, canadienne et inédite s'il y a lieu, comme, actuellement, les *Lettres d'un Etudiant*, que publie M. G. A. Dumont.

Outre cela, le *Glaneur* offrira encore à ses lecteurs, à chaque quinzaine, sous le titre : GERBES DE MODÈLES quelques pages choisies dans les productions du pays et de l'étranger, mais modernes, actuelles, propres à servir de modèles aux jeunes et d'agrément à tous, par le fond ou par la forme, ou par l'un et l'autre à la fois ; sous la rubrique GLANURES D'ECHOS ET RUMEURS, une page ou deux de notes condensées sur les faits du jour, artistiques, littéraires ou autrement intéressants pour ses lecteurs, il recevra même à cette fin des communications de ses collaborateurs, abonnés ou amis quelconques, pourvu qu'elles soient dans la note voulue ; de même pour la page où il donnera des notes et faits sur les mille et une variétés qui sollicitent aujourd'hui la curiosité du lecteur, sous le titre de TABLETTES DU SAVOIR ; un de nos collaborateurs s'est particulièrement chargé de cette rédaction, et l'on pourra adresser à lui les contributions s'y rapportant.—J. A. C. au *Glaneur*. Enfin, par ses *Cueillettes à travers les journaux et revues*, ou petite chronique des choses à noter dans la presse canadienne et étrangère, le *Glaneur* parachèvera consciencieusement son œuvre.

Quant aux conditions pour s'assurer, deux fois par mois, le régal de toutes ces variétés littéraires, l'administration a cru devoir, pour le plus grand succès des lettres et leur diffusion populaire, s'imposer des sacrifices qui rendent ces conditions très-faciles.

L'abonnement au *Glaneur*, *Recueil Littéraire des jeunes* ne sera que de deux piastres pour l'année, une piastre pour six mois, à l'étranger douze francs, et six francs respectivement. Le numéro de trente-deux pages, format in-octavo se vendra cinq centins, et le numéro double de Noël, chaque année, quinze centins.

Le *Glaneur*, qui se fait si abordable, a bien droit de compter, sans doute, au moment où il renaît à une existence nouvelle et durable, et avec des attrait nouveaux, sur la faveur d'un nombreux et fidèle public,

recruté parmi la constante clientèle de l'ex-*Glaneur* et de l'ex-*Recueil*, et parmi les amis personnels qui vont lui venir en foule, espérons-le.

Le comité qui a assumé la direction littéraire du *Glaneur, Recueil Littéraire des jeunes* compte des membres aussi actifs et dévoués que MM. P. G. ROY, P. J. BEDARD, GERMAIN BEAULIEU, J. GUSTAVE BOISSONNEAULT, RODOLPHE BRUNET, E. Z. MASSICOTTE, J. ALCIDE CHAUSSE, ALBERT FERLAND, J. M. AMEDEV DENAULT, et autres ; c'est une garantie de succès, si la tentative courageuse de ce vaillant et osé bataillon des jeunes peut être bien comprise.

Pour le comité, et avec espoir.

JULES SAINT ELME.



FANTASIE.

Parfois, sous le ciel velouté,
Sous l'effort constant de l'hélice,
Le Steamer glisse, glisse, glisse.

Parfois, sur le flot agité,
Sans rythme comme sans cadence,
Le Steamer danse, danse, danse.

Tantôt, hochet des vents brumeux,
Durement bercé par la houle,
Le Steamer roule, roule, roule.

Tantôt, au milieu de clameurs,
Que ne rendrait aucune langue,
Le Steamer tangué, tangué, tangué.

Plus loin, du gouffre jaillissant,
Sur le dos des vagues qu'il dompte,
Le Steamer monte, monte, monte.

Plus loin, Léviathan puissant,
Dans l'abîme où son corps s'allonge,
Le Steamer plonge, plonge, plonge.

Gigantesque pollution,
Balayant le pont qu'elle lave,
Le Steamer bave, bave, bave.

Quand même, allant sa mission,
Sur l'onde ou furieuse ou tranquille,
Le Steamer file, file, file.

DR. R. CHEVRIER.



PETIT POÈME EN PROSE

CHÉRUBIN D'AMOUR

L'apparence, délicieusement candide et charmeresse.

Sa mignonne figure, jolie en son encadrement de cheveux blondissants, touche à l'infini par son expression bonne, douce, tellement douce, qu'elle paraît être l'idéale de cette qualité.

Pas riche, mais vêtue avec cette élégance innée des natures délicates, elle paraît luxueusement habillée, dans son petit manteau de *sealette* et sa robe bleu-pâle, tachetée de rondelets blancs. Soudain, si elle passe devant vous, rebroussez chemin, rencontrez-là de nouveau, et observez cette candeur quintessente qui se dégage de sa tête d'archange en promenade terrestre.

Chaque fois que je la vois, une voix me chante :

Tu l'aimes, tu as raison, c'est un chérubin d'amour, aux paupières frangées pour cligner coquettement, aux lèvres faites pour sourire uniquement... mais elle est fiancée !

E. Z. MASSICOTTE.



CELLE QUE J'AIME

STANCES LIBRES, À LA PLUS CHÈRE.

Celle que j'aime, elle est chérie,
 La brune enfant aux grands yeux doux ;
 Et son amour n'est point jaloux :
 Elle est ma seule idolâtrie !
 N'était mon Dieu, l'âme attendrie,
 Je tomberais à ses genoux !
 Celle que j'aime, elle est chérie !

Celle que j'aime est admirée
 De mon esprit qui la comprend.
 L'affection qu'elle me rend
 Ne saurait être comparée !
 Pour sa belle âme révérée,
 Pleine d'amour si pur et grand,
 Celle que j'aime est admirée !

Celle que j'aime est désirée
 Avec ardeur d'un cœur aimant
 Et qui soupire chastement
 Pour son épouse idolâtrée !
 Quand voudra-t-elle, l'adorée,
 Le posséder entièrement ?
 Celle que j'aime est désirée !

Celle que j'aime est respectée
 Comme un trésor bien précieux :
 Ange divin, beauté des cieux
 Qui fut à la terre prêtée !
 Par mon cœur à jamais fêtée
 En un culte délicieux,
 Celle que j'aime est respectée !

Celle que j'aime est vénérée :
 Tabernacle qui doit, un jour,
 Garder l'espoir de mon amour ;
 Ecrin pieux, arche sacrée ?
 Puisque, toujours bien honorée,
 Je veux l'estimer, sans détour,
 Celle que j'aime est vénérée !

Celle que j'aime est bien-aimée :
 Et c'est ainsi jusqu'à jamais !
 Car, lorsque, déjà, je l'aimais,
 Elle me vient l'âme enflammée !
 Et pourquoi l'aurais-je nommée ?
 Je suis heureux : tu la connais
 Celle que j'aime, ô Bien-aimée !

LES LIVRES : BIBLIOTHÈQUE DU "GLANEUR"

N. D. R. Autant que faire se pourra, par l'entremise de l'un quelconque de ses rédacteurs ou collaborateurs, dûment qualifié à cette fin, le *Glaneur* tiendra comme à un devoir de rendre un compte aussi judicieux que possible à ses lecteurs bienveillants de tous les livres nouveaux dont on aura connaissance chez lui, par voie directe ou indirecte, les livres surtout qui peuvent et doivent être appelés, à divers titres, à occuper une place sur nos rayons de bibliothèques. Le *Glaneur* s'attachera à dire, sans parti pris comme sans fausse condescendance, la vérité autant qu'il la reconnaîtra, sur chacune de ces publications. Si bien que nos lecteurs pourront avoir par lui une première idée du plus ou moins réel mérite de certains ouvrages frais-éclos, et s'aider un peu de ses modestes conseils pour enrichir leur bibliothèque. C'est la raison pour laquelle nous donnerons à nos différents articles publiés, de temps à autre, sur cet important sujet, le titre général ci-haut "Les livres : bibliothèque du *Glaneur*."

LE JEUNE HOMME ET LA LITTÉRATURE,

PAR M. L'ABBÉ M. H. BÉDARD, P. S. S.

C'est le titre d'une conférence donnée, en novembre dernier, à la salle du Cabinet de Lecture Paroissial, par l'habile et dévoué directeur de cette charmante société littéraire qui s'appelle le Cercle Ville-Marie.

Du premier mot au dernier, cette lecture est marquée au coin du zèle le plus ardent, je dirais le plus apostolique envers le jeune homme, et en particulier envers l'étudiant. C'est ce zèle qui cherche à lui insuffler tout ce qui peut contribuer à l'ennoblir. Et, comme le remarque l'auteur, après la religion, qu'y a-t-il de plus propre à perfectionner, à élever les esprits que l'étude des belles-lettres ?

M. Bédard sent le besoin de fomentier dans le cœur du jeune homme cette noble et admirable passion, aussi, pour convertir à sa cause le plus grand nombre possible de jeunes gens, va-t-il demander à sa raison ses arguments les plus solides, à son cœur ses accents les plus persuasifs.

Les deux points qu'il s'attache à démontrer sont les suivants : d'abord, les avantages que procure la littérature en tant que *science*, c'est-à-dire de la connaissance, aussi parfaite que possible de l'histoire littéraire, de tous les temps ; et de tous les pays et ensuite, les avantages que procure l'*art* d'écrire, c'est-à-dire, la perfection du style.

Ces deux définitions, telles que données par M. Bédard, me semblent

jurer un peu avec les développements qu'il y puise ; mais ne définit pas qui veut : le conférencier le sait ; il semble reconnaître ce point faible de son ouvrage, et s'en excuse ainsi, fort gentiment, à notre avis :

“ Platon, avec cette nuance d'exagération qui caractérise les rêveurs sublimes, disait qu'il vénèrerait à l'égal d'un dieu celui qui saurait bien définir. Pour nous, en ce moment, nous n'entendons donner de la littérature qu'une définition plus ou moins précise, sûr que le divin Platon ne viendra pas nous poursuivre de son encens sacrilège. ”

Les deux parties dont se compose cette lecture sont peut-être trop amplifiées ; le style y gagnerait sans doute à être plus vif, et plus serré. Cependant, il ne manque pas de variété, et cet opuscule contient une lecture ininterrompue.

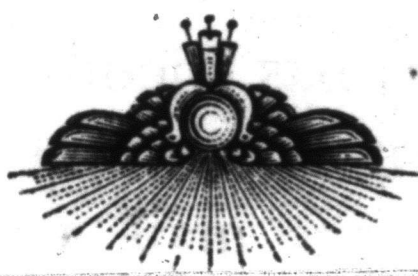
La phrase est, d'ordinaire, habilement construite, tout-à-fait à la française ; en quelques endroits pourtant elle semble faiblir : c'est le cas pour cette expression : “ les fortunes de parole légendaires de M. Chapleau, tour de phrase qui nous était inconnu, ainsi qu'à beaucoup, croyons-nous. ”

Remarquons aussi, en passant, car lorsque l'on a rien à redire à l'ensemble d'une œuvre, il faut bien s'attaquer aux détails, que Chrysostome s'écrit grammaticalement, sans accent-circonflexe. Nos journaux quotidiens qui ont eu souvent, dans ces derniers temps, l'occasion d'écrire ce nom n'ont jamais pu résister à la tentation de commettre ce léger solécisme. C'est là tout, ou à peu près tout ce que l'on peut reprocher à l'auteur de cette brochure.

Si nous avons fait aux éloges une part assez mesquine dans cette appréciation, malgré ce gracieux “ hommage de l'auteur ” qui aurait dû, ce semble, lénifier nos humbles remarques, c'est pour ne point paraître partial aux yeux du confrère qui a cru lire dans notre dernière critique cette phrase dédaigneuse : “ Fréchette est encore, après Crémazie, ce que nous avons de mieux, au Canada, en fait de poète (Poète avec un tréma : on me refuse même l'accent grave !) Cette conférence de M. Bédard est la troisième de la série brillamment commencée par le travail du R. P. Babonneau sur le P. Lacordaire et les jeunes gens, dont le RECUEIL LITTÉRAIRE a donné, dans le temps, une manière d'appréciation, et dignement continuée par la lecture du R. P. Henriot, intitulée “ Les ordres religieux au point de vue social, ” que M. Bédard a la bonté de m'envoyer en même temps que son œuvre à lui. D'autres opuscules, semblables, de format et d'impression, à leur prédécesseurs vont paraître incessamment et les amateurs de littérature pourront former sous peu, un fort beau volume sous cette rubrique : Conférences, donnée, au cercle Ville-Marie : 1890-91. Outre que ses opuscules sont de nature à offrir un grand attrait à leurs

lecteurs, il me semble qu'il est de la plus élémentaire délicatesse, de rendre service, le cas échéant, à celui qui nous a déjà procuré quelque plaisir ; on poursuit manifestement une bonne œuvre ; or, quel est celui d'entre mes lecteurs qui ne connaît le bien que fait parmi nos jeunes gens l'œuvre du cercle Ville-Marie ? Qui n'a goûté plusieurs fois le plaisir d'entendre, gratis, les séances données par les membres de cette société ? Il est donc du devoir de chacun des obligés de se montrer reconnaissant, en donnant de temps en temps, en échange d'un de ces intéressants opuscules, un quinze centins qui aidera à payer les dépenses nécessitées par les soirées publiques données par le cercle, et par les amusements qu'il fournit gratuitement à ses membres. Pour moi, qui ai reçu en cadeau ce que j'aurais été trop heureux d'acheter de mon argent, mon devoir est de contribuer, dans la mesure de mes faibles forces, à la diffusion de ces œuvres où l'utile est si harmonieusement uni à l'agréable.

GERALD



TABLETTES DU SAVOIR.

ORIGINE DE LA MORGUE.

Autrefois à Paris—et encore maintenant dans certaines villes de Province, en France,—on enfermait les nouveaux criminels dans une salle spéciale de la prison où les géoliers pouvaient les regarder à leur aise, pour les reconnaître au besoin. On sait que *visage* avait pour synonyme en vieux français 1^{er} mot *morgue*. De là l'expression : "Quelle morgue !" c'est-à-dire : quel visage hautain et mauvais !

Cette salle particulière des prisons était donc uniquement consacrée à l'étude du visage ou de la *morgue*. Ce dernier nom lui fut appliqué. Plus tard on y exposa les cadavres.

Autrefois, les cadavres inconnus étaient portés au Grand-Châtelet, et un écrit de 1604 nous apprend qu'on venait examiner les cadavres par une lucarne percée dans la porte.

Lorsque le Grand-Châtelet fut démoli, en 1804, on conserva les salles de la *morgue*. En 1830, l'exposition des morts fut transportée sur le quartier du Marché-Neuf et, plus tard, derrière Notre-Dame. L'édifice actuel fut élevé en 1864.

L'HISTOIRE DES BAS.

Voici une recherche qui ne nous manque pas d'intérêt, car il s'agit de l'origine du vêtement indispensable à la plus belle moitié du genre humain : je veux parler des bas.

En 1559, Henri II, voulant rehausser par la magnificence de sa mise les noces de sa sœur, Marguerite de France avec Emmanuel Philibert, duc de Savoie, mit les premiers bas tricotés que l'on ait vus en France.

Les bas de prix que portaient auparavant les grands seigneurs et les princes étaient d'étoffe de soie, mais non tricotés ; on les appelait chausses et c'est de là qu'est venu le nom de haut-de-chaussés.

Cent ans plus tard, en 1656, un nommé Hindrès, établit dans le bois de Boulogne, au château de Madrid, la première manufacture de bas au métier qui ait existé en France. Cet établissement eut un grand succès, et Hindrès forma, en 1666, une compagnie qui, protégée par le gouvernement, fit faire les plus grands progrès à la manufacture. En 1692, on érigea une communauté de maîtres-ouvriers de bas au métier. L'art de faire des bas à cotes, inventés par les Anglais, ne fut connu en France qu'en 1770. C'est en cette année qu'il s'en établit plusieurs manufactures à Paris et à Lyon.

RICHARD WAGNER ET ALEXANDRE DUMAS.

Richard Wagner avait l'habitude de recevoir ses visiteurs dans des costumes moyen-âge qu'il portait toujours lorsqu'il composait. Alexandre Dumas, allant le voir un jour, s'amusa fort de cette mascarade :

—Vous voilà tout habillé pour jouer les Gessler, dit-il, riant de son bon gros rire.

Cette gaîté ne fut pas précisément du goût de l'auteur du *Tannhauser*. Malgré cela, dans un de ses passages à Paris, Wagner alla rendre sa visite à Alexandre Dumas.

Celui-ci le fit attendre assez longtemps ; enfin il apparut, vêtu magnifiquement d'une robe de chambre à fleurs, coiffé d'un casque à plumes, avec une ceinture de sauvetage en liège et des bottes de dragon. Ah ! quelles bottes !

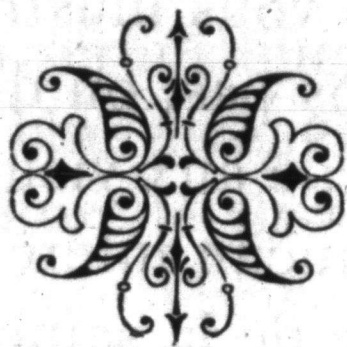
—Pardonnez-moi, lui dit-il majestueusement, de me présenter à mon tour, dans un costume de travail. Je ne saurais rien faire sans être ainsi habillé. La moitié de mes idées est logée dans ce casque et l'autre moitié dans mes bottes, qui me sont indispensables pour écrire mes scènes d'amour.

EST-CE UN TÉLÉPHONE ?

On lit dans le *Calendrier historique et patriotique des Français, pour l'année 1783* :

Dom Gauthey, cistercien, a fait une machine avec laquelle on peut se faire entendre à cent lieues de distance.

J. ALCIDE CHAUSSÉ.



LA CRITIQUE ET LES JEUNES.

A mes confrères en littérature.

I

Ce seul mot de *critique* ne vous effraye-t-il pas ? N'est-ce pas le plus terrible cauchemar qui hante vos rêves...de littérateurs ? N'apparaît-il pas à vos yeux comme un monstre aux cheveux en désordre, aux sourcils contractés et au rictus amer ? Et pourtant, la critique a son mérite ; il en faut : elle est à la littérature d'une nation ce que le maître d'étude est au pensionnat ; elle arrête les abus, découvre les travers et châtie les négligences. Car il faut bien l'avouer, nous, *jeunes*, nous sommes tous plus ou moins portés à la *négligence*, en même temps qu'à la *suffisance*.

Mais la critique a des règles qu'elle doit observer et sans lesquelles elle devient une chose tout-à-fait insupportable. Et si nous, *jeunes*, nous haïssons tant la critique, c'est qu'elle a souvent, envers nous, manqué à ses règles les plus élémentaires. La principale, il me semble, c'est le *désintéressement*, et c'est la plus difficile à respecter. Celui-ci critique parce que c'est *un tel* qui a écrit ; cet autre, uniquement pour attirer l'attention du public sur *son bon goût*, etc. A-t-on eu en vue le véritable but de la critique qui est : d'épurer le goût, de faire aimer l'art d'écrire, et d'en enseigner les règles ? Nullement.

Nous avons réussi à nous former une littérature nationale, mais non à nous créer une saine et juste critique. Et cependant notre littérature ne sera excellente que lorsqu'elle aura une critique excellente—j'ai eu envie de dire parfaite—; que lorsque nous aurons chez nous des Jules Lemaître et des Francisque Sarcey qui flagelleront sans pitié les écrivailleurs et les écrivassiers, et sauront reconnaître, puis faire reconnaître les véritables talents.

II

Jeunes écrivains, qui désirez voir grandir les lettres en notre jeune pays et qui avez la noble ambition de vous illustrer dans cette carrière, si vous voulez m'en croire, ne critiquons pas, ou du moins, critiquons le moins possible. Laissons cet art difficile aux vieux : leur bon goût s'est développé par un travail constant ; aucun intérêt personnel ne les guide ; ils n'ont en vue que le but véritable de la saine critique. Mais nous, aiglons qui commençons à voleter, comment pourrions-nous enseigner à nos frères ? de quel droit les reprenons-nous ?...Je veux bien croire que la critique est un bon exercice pour former le jugement, pour élargir les idées et habituer à l'analyse du style, de la forme et du fond ; mais aussi, la

jeunesse est vive, elle prend vite feu : une critique faite par un *jeune* aura sa riposte de la part du critiqué, et nous voilà en guerre, et voilà que sous prétexte d'un bien, un mal plus grand s'ensuit. Nous en avons eu de tristes exemples. Et ces exemples suffisent pour nous déprécier auprès de ceux qui ont les yeux sur nous : on est toujours porté à juger de tous par les fautes de quelques-uns.

Attendons : plus tard viendra notre tour : quand nous aurons mûri notre esprit par un travail persévérant et une étude sérieuse, et que l'âge aura tout-à-fait développé nos facultés, alors nous tâcherons de guider les autres et de les ramener dans le droit chemin si tôt qu'ils s'en écarteront. D'ici là, travaillons-nous nous-mêmes.

Je dois le dire ici : il y a des *jeunes* qui ont la triste manie de la critique. Je crois que si un de ceux-là se trouvait seul, dans ce monde, un bon matin, il s'en consolerait en critiquant ses propres écrits. On en a vu de ces jeunes et belliqueux zoïles, fouillant toutes les revues afin d'y trouver quelque chose à reprendre : tels ces chevaliers anglais qui, sous le règne d'Edouard, parcouraient la Normandie, un œil couvert d'un morceau de drap, et jurant *de ne voir clair* que quand ils se seraient distingués par quelque action héroïque.

III

Encore une fois, laissons aux *vieux* le soin de censurer nos écrits et de nous conduire dans le chemin du Parnasse. Pour nous, occupons-nous de nous-mêmes, soignons notre style, travaillons nos écrits, et puisse notre jeune revue, *Le Glaneur*, s'attirer l'estime et les louanges de tous...

.....

“ Mais, me dira-t-on, de quel droit viens-tu prêcher ainsi, toi, le plus *jeune* d'entre les *jeunes* ? ” Je l'avoue, je n'en ai aucun droit : aussi, si j'ai parlé aujourd'hui, ce n'est, ni pour critiquer, ni pour m'attaquer à celui-ci ou à celui-là : c'est tout simplement pour vous dire : Mes amis, nous aimons passionnément les lettres, eh bien ! unissons-nous, travaillons de concert, et nous n'en serons que plus forts, que plus contents et notre jeune pays pourra à bon titre, être fier de nous. En écrivant, ayons pour objet le Bien, le Bon, le Beau, et, chevaliers combattant sous la belle bannière de l'art idéaliste, élançons-nous à la conquête de l'avenir.

GERMAIN BEAULIEU.

L'ISLE D'ORLÉANS.

Lorsqu'en 1535, Jacques Cartier monta le Saint-Laurent pour la première fois, la grande et belle île qui porte aujourd'hui le nom d'Orléans, attira son attention. *S'estant posé et à l'ancre entre icelle grande ysle, et la terre du Nort*, il y débarqua. A son approche, les naturels prirent la fuite, mais la vue de Taiguragny et de Domagaya qui l'accompagnaient les rassurèrent et ils vinrent aux navires des Français échanger des poissons, du mil et des melons. Cartier se rendit ensuite à la rivière Sainte-Croix où il plaça ses vaisseaux. Le lendemain, il retourna à l'île.

“ Estans à la dicte ysle la trouvasmes plaine de fors beaulx arbres de la sorte des nostres. Et pareillement y trouvasmes force vignes, ce que n'avyons veu par cy devant à toute la terre, et par ce la nommasmes l'ysle de Bacchus.”

C'est là le premier nom donné à l'Isle d'Orléans.

Lescarbot donne à entendre qu'au printemps de 1536, Cartier changea le nom de Bacchus en celui d'Orléans. Le *Brief recit et succinte narration*, relation du voyage de 1535, faite par Cartier lui-même, n'en souffle mot. C'est une pure invention de Lescarbot qui tronque un passage du récit de Cartier.

Le *Brief recit et succinte narration* dit :

“ Le samedi sixiesme iour dud mois nous appareillames de havre saicte Croix et vinsmes à ysle es Coudres.”

Lescarbot reproduit :

“ Le samedi sixième Jour de May nous appareillames du havre Sainte-Croix, et vinmes *poser au bas de l'Isle d'Orléans*.”

D'ailleurs, Lescarbot se contredit lui-même quelques pages plus loin :

“ Quartier, dit-il, ne s'arrêta guère ni en la rivière du Saguenay, es îles aux Coudres et d'Orléans (ainsi s'appelle *aujourd'hui* celle où il mit à terre les deux sauvages qu'il avoit ramenés de France).”

Le nom de Bacchus dut faire place à celui d'Orléans au troisième voyage de Cartier.

Thévet, qui visita le Canada quelque temps après Cartier, dit dans son *Grand insulaire* :

“ J'avais oublié à vous dire qu'une île nommée des Français Orléans et des sauvages Minigo est l'endroit où la rivière est la plus étroite. L'île de Minigo sert de retraite au peuple de ces pays pour se retirer lorsqu'ils sont poursuivis de leurs ennemis, et là où il les mettent, les ayant pris en vie, pour les garder quelques lunes et jours, pour après les massacrer à la façon et manière que leurs anciens ennemis faisaient d'eux quand ils les avaient pris, ou sur terre ou sur mer. Autour de la dite île, c'est la plus belle pêcherie qui soit en tout le grand océan, et où les baleines y repairent en tout temps. Les Bayonnais, Espagnols et autres y vont à la pêcherie pour y prendre ces grandes baleines.”

Ailleurs, Thévet nous dit pourquoi le nom d'Orléans fut substitué à celui de Bacchus.

“ Il est question de savoir, dit-il, que lorsque cette terre canadienne fut premièrement découverte par les Français, pour y faire nouvelle colonie, et eussent pénétré en la côte de cette terre que environs et rivière d'icelle, étant curieux d'immortaliser le nom et la mémoire des des rois et princes de France, ayant mis pied à terre en quelques îles leur donnaient le nom de prince ou princesse de France, comme ils faisaient de cette île, laquelle ils nommèrent Ile d'Orléans, en l'honneur d'un fils de France qui lors vivait et se nommait lors Valois, duc d'Orléans, fils de ce grand roi de France de Valois, premier de ce nom.”

Les sauvages, selon Thévet, appelaient l'île Minigo. Le baron La Hontan, voyageur peu digne de foi cependant, dit que le nom sauvage de l'île était Baccaléos.

Lorsque en 1651, les Hurons vinrent se réfugier dans l'Ile d'Orléans, ils lui donnèrent le nom d'île de Sainte-Marie, en souvenir de leur mission du pays des Hurons détruite par les Iroquois.

En 1791, l'île changea encore de nom. Elle fut érigée en comté sous le nom d'île et comté de Saint-Laurent. Ce nom, cependant, ne prévalut que jusqu'en 1800. A partir de cette dernière date, elle est universellement connue sous le nom d'Orléans.

PIERRE GEORGES ROY.



GERBES DE MODELES

CŒUR DE FEMME.

Il n'y a pas que nous du Canada-français qui nous servions —vasselage honorable—de la belle langue de France, pour cultiver notre littérature nationale. Et ceci n'empêche pas telle littérature d'être véritablement nationale, par le génie du terroir dont les artistes sincères savent l'animer. C'est là une vérité qu'ont démontrée tour à tour la Belgique et la Suisse française, qui sont toutes deux dans un cas analogue au nôtre. Pour ne mentionner cette fois que le dernier de ces pays, il n'y a pas encore bien longtemps, une femme de grands talents, Mlle. Isabelle Kaiser, y a publié quelques ouvrages écrits en français, mais qui respirent le grand air des montagnes de l'Helvétie. Son roman, plein de sentiments exquis : " Un cœur de femme " a rencontré surtout un légitime succès.

C'est la préface en vers de ce livre de choix que le *Glaneur* offre à ses lecteurs, parmi les prémices de ses *Gerbes de modèles*.

O cœur de femme, urne profonde
Pleine d'un parfum de grand prix,
Que la pitié prodigue au monde
Et qui s'évapore inconnus.

Telle, une mer que les orages
Flagellent parfois à dessein,
Un cœur de femme a ses naufrages,
Et des perles d'or dans son sein. •

Il est des ciels que l'astre enflamme
D'un éclat immuable et sûr,
Et l'amour dans un cœur de femme
C'est une étoile dans l'azur.

Comme les ondes souterraines
Jaillissent au choc de nos pas,
Sous la rude étreinte des peines
Cœur de femme ne tarit pas.

Il s'entr'ouvre ainsi qu'une feuille
Au premier rayon du flambeau,
Et sur l'image qu'il recueille
Il se ferme comme un tombeau.

Tant de cœurs de femme se donnent
Mais plus d'un ne se reprend pas,
Et tous ses battements pardonnent
Les martyres soufferts tout bas.

Le cœur de femme solitaire
Se brise, un soir, silencieux,
Mais, lassé de battre sur terre,
Il aime encore au fond des cieux !

L'amour ne quitte pas une âme
Comme l'oiseau quitte son nid,
Car Dieu fit le cœur de la femme
D'une parcelle d'infini !!

ISABELLE KAISER.

LES ÉVÉNEMENTS ROMANESQUES DE LA VIE (I)

Il n'est pas de romans d'aventure, où l'imagination fantaisiste la plus exagérée de l'écrivain puisse créer les événements tragiques, comiques, incroyables qui surgissent dans la vie la plus ordinaire.

On a parlé naguère du suicide d'un jeune homme de vingt-quatre ans, dans le vestibule de l'église Saint-Honoré, pendant la célébration du mariage d'une femme qu'il aimait ; c'est là un acte de folie ! Qu'une femme ayant confié tout son avenir à un homme qui ne lui laisse que la honte et la misère, se laisse aller au désespoir, en se voyant perdue par son abandon, c'est très compréhensible ; mais qu'un jeune homme de vingt-quatre ans ne veuille plus de la vie parce qu'une femme, veuve et plus âgée que lui, l'oublie et en épouse un autre, c'est manque de discernement. Encore, un homme âgé, adorant une jeune fille ou une jeune femme, se voyant trompé, dupé, déçu, sans espoir d'être jamais aimé, serait plus excusable, s'il y avait jamais une excuse à un tel acte, mais de la part d'un jeune homme au début de la vie, c'est aberration, d'autant plus que l'amour, au su de tout le monde, est si éphémère.

Il y a gros à parier que ce jeune homme devait être dans une position inférieure, car les grandes passions s'adressent toujours à plus haut ; l'amour monte plutôt ! Et il faut bien avouer que sans qu'on y pense, l'intérêt y est pour quelque chose, ou du moins le prestige de la position ; il est bien rare que l'on aime plus bas que soi surtout de la part de la femme ; seulement les femmes ont souvent le tort d'encourager, ou du moins de ne point décourager ces hommages, qui les amusent. Nos lectrices se rappellent cette petite *Nouvelle* de Mme la marquise de Blocqueville que nous avons publiée ici même les *Vacances d'une chatelaine*, où cette thèse est si délicatement soutenue.

L'auteur est femme ; elle a été jeune, belle, entourée et recherchée entre toutes, et c'est avec l'expérience du monde qu'elle a écrit les lignes suivantes dans son dernier livre : *A travers l'invisible* (Jouaust, éditeur). Très probablement la jeune veuve qui se mariait en secondes noces, dont je parlais plus haut, n'aurait pas sur la conscience la mort d'un homme si elle avait médité la phrase que j'ai enfermée entre guillemets.

(1) Des "Causeries Familiales"

Du but providentiel de la beauté.

“ Terrible sera le compte qu’auront à rendre les femmes créées belles et qui auront dépensé en vaines, en dangereuses coquetteries, la puissance d’apostolat qui leur avait été donnée pour élever et convertir, non pour séduire et désespérer.

“ Vous ignorez donc le bien que vous auriez pu faire, les douces joies que vous auriez pu ressentir, en apparaissant, anges de lumière et de miséricorde, dans l’obscur demeure où gémit et blasphème peut-être une famille déshéritée des biens de la terre et oubliée des heureux.

“ Un instinct naturel porte toutes les créatures humaines à croire à l’idéale union de la beauté de l’âme et de la beauté du visage. En vous voyant apparaître ces désespérés, et ils ne se tromperaient pas, vous regarderaient comme autant d’envoyées de Dieu. Les paroles de consolation tombées de vos lèvres, plus encore que l’aumône, seraient recueillies avec amour et rendraient le courage et l’espoir aux pauvres désolés.

“ Sachez-le, la beauté commande la bonté ; le vrai monstre humain, c’est une belle méchante. La superbe et terrible Méduse est un mythe méconnu.

“ Il sera beaucoup demandé à qui aura reçu davantage. ” Gravez cette parole trop oubliée sur le miroir posé chaque matin devant vous, languissante beauté, qui ne sauriez trouver la joie ni la paix de l’âme dans de vaniteux triomphes, car ce ne sont pas de pareils succès que la Providence avait destinés à ces yeux pleins de persuasion et de douceur, à ces lèvres ingrates, qui ne devraient laisser échapper que bénédictions, et qui s’oublent jusqu’à railler, jusqu’à murmurer.

“ Le don de beauté, si souvent fatal à la femme, cesserait d’être un danger pour elle et pour les autres, si la femme savait user de ce merveilleux privilège selon les vues providentielles.

“ Il n’est pas dans la nature de l’homme d’aspirer à ce qu’il sait ne pouvoir atteindre, et la vertu d’une femme est le plus sûr talisman contre la séduction de ses charmes. ”

“ Femmes qui entrez dans vos délicieux et dangereux vingt ans, que ne pouvez-vous comprendre, dès le printemps de vos jours, ce que vous éviteriez de douleurs en vous tenant en garde contre les tentations d’une vie de plaisirs, prompts à fuir, tout en vous préparant une triste vieillesse. Que ne pouvez-vous savoir, avant l’épreuve, que l’amour divin, ayant nom *charité*, épure le cœur et le met à l’abri de cet autre amour si séduisant au départ, mais qui cache, aux détours du sentier, le remords, la honte, les terreurs d’un abandon fatal, ces terribles et inévitables compagnons de l’amour coupable, l’homme n’étant enchaîné ni par le cœur, ni par le visage, ni même par la jeunesse. Seul l’amour-charité ne se lasse jamais, et, austère d’aspect tout d’abord, se révèle à vous, peu à peu, plein de sérénité et de chauds rayons.

“ Oh ! vous surtout, femmes qui êtes belles et malheureuses, souvenez-vous que vous devez vous réfugier en Dieu pour être consolées et bénies car il vous a marquées de son sceau. ”

MADAME LOUISE D’ALQ.

AU CIEL.

A M. J. N. Ferland, Ptre.

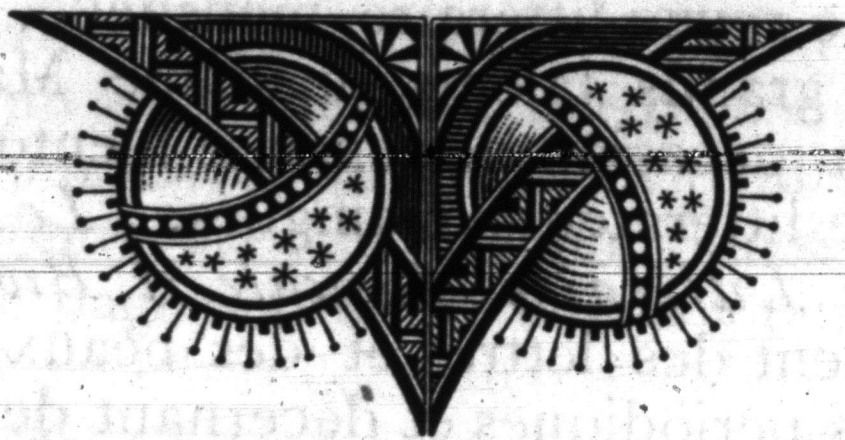
Si, comme la fumée errante,
Que l'on aime à voir devenir
Plus volage et plus transparente
Sous les caresses du zéphyr ;

Si, comme la perle brillante,
Dont on vit l'aurore embellir
Le cou de la timide plante,
Où le rayon vint la cueillir ;

Si, comme l'oiseau de la grève,
Tu veux que vers toi je m'élève,
Abaisse l'azur jusqu'à moi,

Pour que dans ses franges si belles,
Je puisse découper les ailes
Qu'il me faut pour voler vers toi.

ALBERT FERLAND.



CUEILLETES A TRAVERS LES JOURNAUX & REVUES

Le Semeur.—Revue littéraire et artistique ; bi-mensuelle. Abonnement trois piastres et vingt centins par an. Rédacteur en chef, Charles Fuster.

Voilà bien la publication à laquelle il convient que nous donnions la mention première dans la petite chronique des journaux et revues qu'entreprend *Le Glaneur* : puisqu'il l'a choisie pour modèle à suivre dans sa carrière littéraire. Cela dit assez tout le bien que nous en pensons, et puis les quelques emprunts que nous aurons peut-être occasion d'y faire, le démontreront encore mieux.

Le Semeur s'occupe beaucoup des jeunes de partout qui font la grande bataille des lettres : il a toujours eu, spécialement, quelques bonnes lignes, de temps à autre, pour nous, les Français transatlantiques comme on nous appelle quelquefois là-bas.

Tout récemment encore, il parlait comme suit du *Monde Illustré*, de Montréal, et de celui de nos collaborateurs qui dirige la rédaction de ce journal. Dans cette belle publication canadienne, dont nous voudrions parler plus souvent, nous avons remarqué, au dernier numéro, le complet, et remarquable et entraînant article de M. Jules Saint-Elme, à propos d'*Idéal et Naturalisme*, par Aug. Sautour. M. Jules Saint-Elme est, du reste, un des meilleurs collaborateurs du *Monde Illustré*, auquel il donne tantôt des chroniques, tantôt de gracieuses et délicates poésies."

Espérons que *Le Glaneur* recevra un accueil aussi favorable de son aîné parisien.

Le Biographe.—A Lormont, Bordeaux, département de la Gironde, France. Abonnements, 11 francs par an, deux piastres et vingt centins.

C'est une excellente revue littéraire, mensuelle, publiée sous la direction d'une femme de grands talents, madame Marie Edouard Lenoir, dont le *Glaneur* aura occasion de reparler bientôt, et avec le concours d'un grand nombre de littérateurs distingués. *Le Biographe* est l'organe officiel de l'*Académie Littéraire Musicale et Biographique de France*, société d'encouragement des lettres et des beaux-arts, ouvrant, sur ces matières, des concours périodiques et décernant des récompenses au mérite. La revue où paraissent, entre autres, les diverses pièces couronnées, renferme, comme bien l'on pense, un véritable choix de morceaux, prose et vers.

Dans la livraison de janvier 1892 du *Biographe*, sous le titre général *Guirlande de souvenirs poétiques*, offerts à la savante et très aimable directrice, nous trouvons, à la place d'honneur, le sonnet suivant de l'un de nos collaborateurs principaux :

HOMMAGE RECONNAISSANT (I)

“ Madame, qui vous voit, vous aime et vous admire,

“ En vous se trouve tout : talent, grâces, beauté,

“ Nul ne saurait, jamais, vous parler sans délire :

“ On rêve, à votre aspect, de la divinité. ”

J'avais chéri le cœur pleurant dans votre lyre,
Les fleurs de votre esprit en vos vers enchantés :

J'admirais vos talents dont le charme m'attire
M'enivrant, à longs traits, de leurs suavités !

D'aussi célestes dons je subissais l'empire,
Et pourtant j'ignorais nombre de vos beautés ;
Contemplant votre image, où votre âme respire,
J'ai vu le digne écrin de bijoux si vantés.

Muse au cœur soupirant, à l'esprit qui pétille,
Muse à l'accent sublime, au doux gazouillement,
Ton œil pur et profond, c'est l'astre qui scintille....

Pour guider au succès le littéraire amant.
De m'avoir allumé ce phare incomparable,
Madame, je bénis votre main secourable.

J. MARIE-AMÉDÉE-DENAULT.

Plus loin, le *Biographe* s'occupe encore de deux de nos collaborateurs. A propos du *Monde Illustré* de Montréal, il dit : “ Dans le numéro du deux janvier, orné d'un beau dessin : *Décembre*, nous y lisons un charmant rondeau signé *Frid-Olin*, qui pourrait rivaliser avec les poésies du siècle dernier, où ce genre était en honneur, mais ayant en plus une allure moderne. Cette page est donc une des perles les plus brillantes de l'écrin canadien.

M. Albert Ferland, dont on a lu, dans les colonnes du *Monde Illustré*, les jolis écrits, est un artiste de talent qui promet. Il a dessiné, sur un vieux modèle, un excellent portrait du grand patriote Chénier. Ce crayon, fort bien réussi, est actuellement exposé dans les vitrines du journal *La Patrie*, de Montréal, où nombre de personnes l'ont déjà admiré. Nous en avons en main une bonne copie photographique qui donne du dessin la plus haute idée. ”

(1) Remerciements pour l'envoi d'une photographie.

Les Causeries Familiales.—Publication hebdomadaire, dédiée aux jeunes filles et aux mères de famille. Directrice, madame Louise d'Alq, 4 rue Lord-Byron, à Paris. Abonnement, deux piastres et quatre-vingt-dix centins par an. Voilà, surtout pour les dames et demoiselles, la plus excellente revue de famille que nous connaissions : il nous fait grand plaisir de la recommander chaudement à nos lectrices.

Madame d'Alq a su bien comprendre la mission de la femme écrivain : instruire ses congénères féminins de leurs devoirs envers la société, et leur apprendre à en être, comme elles le doivent, les reines incontestées, et à la hauteur de leur rôle, en tout et partout. Personne n'est capable mieux qu'une femme de persuader ses pareilles sur cet important sujet ; madame d'Alq poursuit fidèlement et noblement sa grande mission.

Le *Glaneur* prendra occasion de citer, dans ses GERBES DE MODÈLES, quelques-unes des pages si sagement pondérées qu'elle livre à la méditation de ses lectrices : et nous ferons ainsi, nous l'espérons, pour le plus grand profit de nos lectrices à nous, et même un peu beaucoup pour celui de nos lecteurs.

Comme plusieurs de ses confrères de la presse française, madame d'Alq s'intéresse beaucoup aux choses du Canada : ses sympathies nous sont acquises. Elle écrivait naguère, à propos du journal hebdomadaire *Le Monde Illustré*, de Montréal, " je reçois de Montréal un charmant journal, très-bien fait, *Le Monde Illustré*. Il paraît qu'il est écrit par des jeunes. Partie reproduction, partie originale, tout y est choisi pour amuser et instruire. On cherche à taire nouveau. Je crois qu'il a beaucoup de succès au Canada, mais je garantis qu'il en aurait un très grand en France, s'il y était édité ; on y trouve des idées neuves ; on s'y occupe beaucoup de la France. "

Ce sage compliment est de bon augure pour l'œuvre des *jeunes* : le *Glaneur* en dit merci à qui de droit.

Le Monde Illustré, publication hebdomadaire illustrée ; trois piastres par an, 40 place Jacques-Cartier, Montréal. Après tout ce que nous venons d'en voir, nous n'aurions que dire pour ajouter à l'éloge de ce beau et intéressant journal de famille.

L'Observateur Louisianais.—Revue mensuelle ; Religieuse, Politique et Littéraire, publiée à La Nouvelle-Orléans, Louisiane, E.-U : 66 rue de Chartres. Abonnement, une piastre et vingt-cinq centins par année.

Cette publication, comme l'indiquent ses titres, est vouée au service et à la défense de trois intérêts majeurs et vitaux de toute société qui veut se maintenir et progresser. Fondée en janvier dernier seulement, par le ton ardent et convaincu qu'elle a su prendre elle a prouvé qu'elle entendait suivre son noble programme. Nos frères français de cette France sud-américaine, isolée dans le grand tout de la république voisine, ont besoin de pareil organe qui jette, comme un clairon dans la bataille, la note vibrante de la religion et du patriotisme, à travers la mêlée de la

lutte pour la vie. Espérons qu'ils sauront se le conserver par un patronage constant et surtout suivre bien la droite voie que leur indiquent les consciencieux et savants rédacteurs de l'*Observateur Louisianais*.

Dans sa troisième livraison, de mars dernier, l'*Observateur Louisianais* publiait, avec commentaires flatteurs et gracieux, une lettre d'encouragement que lui adressait naguère notre collaborateur Jules Saint-Elme en sa qualité de confrère, directeur de la rédaction au *Monde Illustré* de Montréal. L'encouragement était bien mérité, et le *Glaneur* est fier d'y applaudir.

L'Etudiant.—Revue mensuelle : directeur F. A. Baillargé, Ptre. Abonnement, une piastre par an. Joliette, Canada.

C'est une vaillante petite revue, toute classique, qui se rend intéressante de plus en plus, pour tout le monde. Le savant abbé qui la dirige est un homme pratique et entendu : son influence ne manque pas d'être favorable, à la jeunesse particulièrement, à laquelle est surtout dévouée son œuvre.

Existant déjà depuis sept ans, magnifique carrière, chez nous, pour une revue de littérature, l'*Etudiant* s'est transformé, cette année, s'est augmenté d'un supplément, tout entier consacré à des reproductions sur les grandes questions du jour. C'est maintenant une revue bien complète et faite fort bien.

Monsieur l'abbé Baillargé édite aussi, à Joliette, *La Famille*, hebdomadaire, une piastre par an, dédiée aux familles chrétiennes du Canada français, et *le Couvent*, mensuel, vingt-cinq centins par année, dédié à la jeunesse de nos pensionnats. Comme leur frère aîné, *L'Etudiant*, ces deux publications sont très intéressantes, et savent instruire tout en nous amusant.

PASSIM.



GLANURES D'ÉCHOS ET RUMEURS.

Notre "*Glaneur—Recueil Littéraire* des jeunes," s'est fait longtemps attendre : deux longs mois de plus qu'il ne l'aurait voulu. Cela tient à des circonstances incontrôlables auxquelles il n'a pas pu se soustraire. Il est à espérer qu'on ne lui en tiendra pas mauvais compte, car mieux vaut tard que jamais, et qu'il est encore temps pour lui de venir centraliser le courant de faveurs qu'avaient déjà déterminé les deux revues des *jeunes*, dont il vient occuper la place : le *Glaneur*, de Lévis, et le *Recueil Littéraire* de Montréal.

Le joli dessin qu'on ne manquera pas d'admirer au frontispice de notre modeste mais active revue—car c'est là ce que symbolise cet ingénieux tableau—ce dessin fort bien touché est dû à l'habile crayon de notre collaborateur M. Albert Ferland. Crayon ou lyre, M. Ferland est maître de ce qu'il manie, et, avec l'un ou l'autre de ces nobles instruments, il est homme à se signaler à l'attention des connaisseurs.

Une primeur littéraire, et bien canadienne là, n'est-ce pas que c'est gentil tout plein au "*Glaneur*" d'offrir quelque chose comme cela à ses lecteurs et lectrices, dès sa livraison première ? Certes oui, mais ça lui va bien la gentillesse, notre charmante petite revue ; aussi bien, y va-t-elle gaillardement de sa primeur.

Avant tout, cependant, merci dit-elle, à celui à qui elle en est redevable, monsieur Rodolphe Chevrier, d'Ottawa, médecin de talents et littérateur de marque—deux qualités qui ne s'excluent pas autant que l'on cherche à l'insinuer parfois.

Notre bon ami et collaborateur a eu une excellente idée : il a fait un choix judicieux des meilleures parmi toutes ses jolies poésies, semées ici et là dans la presse canadienne-française, depuis quatre ou cinq ans, et en a formé un joli et délicat volume : "*Tendres Choses*," qui va bientôt paraître chez l'éditeur Pierre J. Bédard.

Parmi cette riche gerbe de choses charmantes non moins que tendres, il a trouvé pour l'offrir au "*Glaneur*", un épi gracieux entré tous. C'est la coquette "*Fantaisie*", que nous publions dans une autre page.

Cette pièce fait partie des *Rimes de Traversée* du docteur Chevrier, alors qu'il voguait vers le beau pays de France, puis nous en revenait l'an passé. Perdu entre le ciel et l'eau, notre poète a trouvé sur mer quelques-unes de ses plus entraînantes inspirations.

Dans une autre page, le *Glaneur* s'occupe déjà de madame Marie-Ed. Lenoir, la délicieuse présidente de l'*Académie Littéraire, Musicale et Biographique de France*, et directrice du *Biographe* de Bordeaux. Nous reviendrons vers elle encore un peu : c'est une de ces enchanteresses dont on n'a jamais bien dit tous les charmes.

Seulement voulons-nous confier à nos lecteurs comme nous avons été flattés de recevoir de la savante publiciste, avec ses compliments très honorables, une romance dont elle a fait les mots ; romance douce comme son sujet : *Mes Yeux*, pénétrante comme lui et comme lui entraînant.

Au fait, il nous a été donné de les admirer ces beaux grands yeux de femme où rayonne l'intelligence et palpite le cœur ! Nous ne garderons pas pour nous seuls ce gentil portrait reçu : ce serait de l'égoïsme. Nos lecteurs le verront aussi, et ils jugeront.

La musique de *Mes yeux* n'est pas moins belle que la poésie ; c'est dire assez quel chant agréable est celui-là.

A part la romance, à part même la photographie, madame Lenoir a eu la complaisance d'offrir à l'un de nos collaborateurs des exemplaires de plusieurs de ses ouvrages, entre autres, sa délectable série : *Les Poèmes du Cœur*. Cela procurera, sans doute, aux lecteurs du *Glaneur* l'avantage non-seulement d'entendre parler un peu de ces refrains d'amour, si délicats, mais encore d'en lire même, probablement, quelques passages choisis, dans nos *Gerbes de modèles*.

Le *Glaneur* a fait plus haut sa profession de foi : parmi les nombreuses revues au moyen desquelles la France nous communique régulièrement sa vie littéraire de tous les jours, c'est le *Semeur* qu'il a choisi pour son modèle et son chef de file. Ce modèle si digne, c'est de bien loin qu'il le suivra, sans doute, mais en l'admirant, en le copiant même parfois pour maintenir des relations de plus en plus intimes, il garde l'espoir de pouvoir toujours marcher sur les brisées de son devancier.

Monsieur Charles Fuster, le rédacteur en chef du *Semeur*, notre distingué confrère, qui porte ferme et haut le drapeau du *Semeur* et de son école, s'est déclaré l'ami de notre œuvre ; il a même promis d'y collaborer. Et dès cette fois, il nous permet de donner d'avance une des plus belles pièces de son prochain recueil, en préparation, pièce qu'il a choisie lui-même et nous a adressée, avec une autre que nous donnerons dans un prochain numéro : voir "*La Légende du Bonheur*".

A ces divers titres, monsieur Fuster méritait bien la place d'honneur que le *Glaneur* lui accorde dans sa première livraison : nous sommes heureux que l'occasion se soit présentée de lui offrir à la fois ce gage de notre gratitude et ce tribut d'hommages. Aussi, le remercions-nous beaucoup pour l'attention gracieuse qu'il a eue de nous adresser une copie excellente de sa photographie.

On ne pourra plus ignorer bientôt que le Canada français a ses artistes, et qu'ils sont de bonne race. Sans compter Hébert qui, après bien d'autres pièces magistrales, va révéler encore l'ampleur et la facilité de son talent dans la statue de Maisonneuve, si bien réussie à en juger par la maquette que l'on expose actuellement dans les vitrines de nos journaux montréalais, il en pousse d'autres, au ciseau habile, au pinceau fécond et gracieux. Mentionnons, rien qu'en passant, Gratton, l'élève du maître, et qui le représente si bien ici. Pendant qu'Hébert travaille à Paris, Gratton fait ici de jolis groupes, sculptés sur bois, pour la nouvelle et splendide chapelle de Notre-Dame du Sacré-Cœur, qui sont admirés de tous les connaisseurs. Cette fois, nous désirons surtout attirer l'attention sur un autre jeune sculpteur, Alexandre Carli, qui a fait un buste du

vénérable évêque des Trois-Rivières, Mgr. Lafièche, œuvre de grand mérite. Notre confrère G. A. Dumont, dans le *Monde-Illustre* qui publie en même temps une bonne photographie de ce buste, fait à l'artiste de beaux compliments, bien mérités.

Nos compatriotes, d'origine irlandaise, célébraient, le dix-sept mars dernier, leur fête nationale, avec le plus vif éclat. Trois concerts magnifiques, sous le patronage de diverses sociétés irlandaises, ont été donnés à cette occasion. Le plus attrayant, peut-être, a été celui qui a eu lieu à la Salle Académique du Gesù, rue Bleury, où présidait M. J. J. Curran, M. P., pour Montréal-Centre, ayant à ses côtés ses co-nationaux ou coreligionnaires, sir John Thompson, *leader* de la Chambre des Communes du Canada, MM. James McShane, maire de Montréal, Hazen, M. P. pour St-Jean, Nouveau Brunswick et Patrick Kennedy, M. P. P. pour la division Ste-Anne, de Montréal. Tous les orateurs de la circonstance, et particulièrement sir John Thompson et M. Hazen, ont été chaleureusement applaudis, cordialement acclamés.

Dans la partie musicale, mesdames Saint-Pierre et Bergeron (née Ada Joséphine Wall), l'épouse de M. J. G. H. Bergeron, M. P., pour Beauharnois, et vice-président de la Chambre des Communes du Canada, ainsi que Mlle. Rubenstein et M. H. C. Saint-Pierre, avocat, assistant sa digne épouse, ont remporté les honneurs de la soirée.

Dans une autre soirée musicale qui avait lieu le même soir, à la salle Windsor, rue Peel, la jeune et charmante diva montréalaise, Miss Marie Hollinshead, a eu aussi un succès triomphal.

Tout absolument restreint que soit l'espace qu'il lui est possible de consacrer, en sa première livraison, à cette intéressante chronique des principaux faits littéraires et artistiques, le *Glaneur*, la revue des *jeunes*, n'aurait passer sous silence le triduum littéraire, si bien réussi, par lequel on a fêté le 250^e anniversaire de la fondation de Ville-Marie, (Montréal), au cercle Ville-Marie, le rendez-vous de la jeunesse catholique de notre ville.

Forcés d'être brefs, nous ne ferons que signaler à l'admiration des connaisseurs les trois conférences magnifiques luës à ces trois soirées consécutives, par des littérateurs de marque, le Rev. M. Rousseau, P. S. S., M. M. Stanislas Côté et Louis Fréchette : l'historien, l'économiste et le poète, traitant chacun le sujet qui lui est propre, avec un entrain charmant et un succès complet. "Le 18 mai 1642"—"Patriotisme et travail"—"Types Québécois": ces seuls titres disent bien l'intérêt qu'offraient à un auditoire choisi ces entretiens magistralement faits. Le *Glaneur* espère pouvoir s'en occuper encore, et nous regrettons moins, comme cela, de n'en point dire plus pour à présent,

Avec ces pièces de résistance, chacune des séances comportait chant, musique et récitation : disons, en un mot, que le triple programme n'a rien laissé à désirer. Pour ne citer que des noms, à cette fois-ci, qu'il nous soit permis d'offrir nos félicitations bien cordiales à MM. Saucier, Renaud et Labonde, musiciens ; Colonnier, David, Paquette, récitateurs distingués ; à nos confrères et amis, particulièrement, MM. Boissonneault et Denault ; au Cercle Ville-Marie et au Rév. M. Bédard P. S. S., de leurs très heureuse idée.

PIERRE ET JACQUES.

XIII

Saint-Louis de Gonzague, 20 mars 1854

AMI.— J'avais pris *copie* d'une bien ferme résolution, celle de te jeter à la figure toutes les injures et toutes les dénominations que tu mérites. Comment peux-tu me faire souffrir un délai si barbare lorsque j'avais tous les droits de crier après une prompte réponse, sans même apporter le moindre prétexte plausible ! Je manque ici à ma parole, parce que j'avais juré que je ne voulais plus te voir, ni t'entendre, ni te parler. N'est-ce pas massacrant ? Tous les jours j'envoyais à la poste pour recueillir quelques jets de ta flamme ; tous les jours, nouveaux désappointements, nouvelles *blagueries*. Je ne recevais rien du tout, rien de toi, rien d'aucun autre. Il me semblait que tout le monde s'était ligué contre moi. Je me demandais s'il y avait encore quelque chose de bon sur la terre. Je maugréais, oui, je maugréais contre toi et contre tous ceux qui consentaient à te voir devant leurs yeux. Mais tu ne conçois donc pas combien il est désolant pour un pauvre solitaire qui aime malgré lui le monde qu'on le force de haïr et de fuir, de vivre pendant quinze jours sans relation aucune avec personne ? Cependant, faiblesse étrange de la nature humaine, tu m'as écrit, les armes me sont tombées des mains. Oh ! je suis bien désarmé, parce que tu as relevé avec ta sollicitude amicale ordinaire, mon âme abattue, parce que tu as fait vibrer les cordes les plus intimes de mon cœur, parce que seul tu réussiras à me consoler des sottises ou de l'oubli du monde entier. Grâce te soient rendues pour tes paroles amies ! Quand tu ne m'aurais fait jouir que du charme d'une illusion, cette illusion m'est chère, et je suis plus heureux. Je ne demande guère de réalités. Je demande des espérances, parce que l'espérance c'est le bien pour lequel nous sommes faits...

Une infinité de pensées se croisent dans ma tête, laquelle choisir ? Je ne puis pas les développer toutes à la fois. Vais-je te parler d'X**, occupé en ce moment avec un enfant d'un voisin à faire de la gomme, et qui m'importune par ses chants ? Ils sont tous deux au milieu de la cour, ils ont fait un feu de bivouac, ils ont chacun leur flambeau de résine. Sais-tu à quoi ils destinent cette gomme qu'ils sont à faire ? Ils en ont déjà une trentaine de boulettes de ramassées. Ils se proposent d'en faire un commerce à Montréal, pour payer le voyage qu'ils doivent y faire au mois de mai. Ils ont aussi la valeur de deux minots de cendre ramassée à cet effet, qu'ils doivent vendre ici. Le tout dans un intérêt ultérieur, qui est de fonder une nouvelle maison de commerce à Saint-Louis. Mme T** et

Mme L**, doctoresse non brevetée du village, seront les directrices de l'établissement. Les deux enfants seront les agents. Mme L** et moi sommes les protecteurs naturels, et les premières pratiques dûment élues. De sorte qu'avec une manufacture de *petite bière* et un approvisionnement d'articles importés, les susdits directeurs, protecteurs et agents espèrent tirer un large profit personnel, tout en travaillant pour le public et dans les intérêts généraux et particuliers de la province tant ecclésiastique que civile du Bas-Canada. Lorsque tu viendras à Saint-Louis tu verras probablement un nouvel édifice à la sortie moderne du sol à côté de la maison d'école. Ne désires-tu pas contribuer pour ta part au succès de l'entreprise ? Mme T** est autorisée par la société à recevoir telles avances qu'il te plaira de lui faire, et elle sera elle-même caution. A propos, ou plutôt à propos de je ne sais quoi, Mme T** te mande qu'elle s'est procurée une paire de chaussures assez confortables, qui te coûteront neuf francs. Nous avons ici un cordonnier qui vient de Montréal et qui travaille très bien. Il m'a fait une paire de bottes dont je suis très satisfait. Ce cordonnier est venu veiller ici quelquefois, il nous a fait l'histoire de sa famille, et veut absolument avoir un lien de parenté avec ta famille, parce que sa mère était une T**. Etudie donc la généalogie de ta famille, pour savoir s'il n'y a pas quelque alliance soit directe, soit collatérale avec un nommé H**. Si tu voyais cet homme, lorsqu'il se mêle de parler *en termes*, tu aurais peine à t'empêcher de rire. Il m'a abordé la première journée que j'ai fait l'école, pour me parler de ses deux enfants qu'il m'a confiés. A chaque parole que je lui disais, il s'écriait : " C'est bien, c'est bien ! " et j'étais déjà à un arpent de lui qu'il me parlait encore et à chaque réponse : " C'est bien, c'est bien. " Le même jour il m'a déclaré qu'il n'était pas l'idole de ses enfants. J'étais un bon et benévole interprète heureusement.

Vendredi dernier, j'étais encore couché, un homme frappa à ma porte. Je me levai précipitamment. Je saisis mes bottes neuves que j'étreignais pour lors, et j'ouvris la porte de la classe où il était déjà assis sur un banc. Après salutation, il fallut absolument un mot du beau temps (si la banalité existe quelque part, c'est bien à Saint-Louis de Gonzague), puis tout à coup il éleva la voix, et me demanda avec aigreur quelle aversion j'avais pour son fils. Je lui demandai son nom de suite, et je me souvins en effet avoir puni la veille son fils. Mais il ne me reprochait pas une simple punition, il me dit que j'avais estropié son enfant et pour rien. " Mais qu'a-t-il donc, monsieur, votre enfant ? A-t-il quelque fracture au poignet ? A-t-il un os déboîté ? — Non, il avait la main enflée. — Mais, pauvre ami, lui dis-je, votre enfant n'est donc pas blessé ? De quoi vous plaignez-vous ? Je l'ai puni pour de bonnes raisons, dont je pourrais mais ne veux pas vous

rendre compte. Je prétends être le maître dans mon école. Vous n'avez aucun contrôle à exercer ici, et vous êtes ridicule de me donner pour juge ou pour accusateur un enfant châtié."

Là-dessus, il passe à diverses récriminations et finit, en perdant du terrain, par me dire qu'il ne voulait pas que son enfant fut employé du tout à montrer aux autres, parce qu'il pouvait l'occuper pendant ce temps-là chez lui. En lui entendant dire cela, j'entrai en fureur ; je tonnai de telle sorte qu'il n'eut plus rien à dire, sinon à répéter ce qu'il avait dit au commencement. " Monsieur, lui dis-je, ne mettez jamais le pied ici, et sortez de suite de la maison, vous êtes un fou." Et je lui fermai la porte au nez.

Il a fait beaucoup de bruit depuis dans le village. Je ne me suis donné la peine que d'aller rire de lui chez le notaire. Il a retiré son enfant. Des personnes comme celles-là me mettent sans dessus dessous, et pourtant la plupart des gens de la paroisse sont comme lui. Heureuse loi qui nous donne le droit de les mettre dehors.

Je te parle longuement de petites affaires qui prouvent qu'il se fait peu de variantes dans ma vie. Comme rien ne me plaît dans cet endroit, je ne puis guère t'offrir aucun tableau récréatif. Je n'ai reçu aucune nouvelle, comme tu sais. Ce soir, il m'est arrivé une lettre du bureau de poste. C'était un *poisson d'avril* de Montréal. Je ne sais de quelle part il vient, quoique je me sois évertué pour reconnaître l'écriture. Très beau petit poisson doré sur une carte argentée. D'après une indication, la personne se nommerait Laure, c'est inexplicable. Le tien, je l'ai reçu lundi dernier avec ta lettre. Il est coquet, ma foi ! Comment se fait-il que tu aies tant déguisé ton écriture à l'intérieur, et si peu sur l'adresse ? Pour moi, je n'en ai pas encore envoyé, parce que je n'en ai pas de propre en ma possession.

Je vais te satisfaire sur l'extrait que tu demandes de Lamennais. Tu me parles avec une nouvelle admiration de cet homme, Je vais te faire connaître un fait qui prouve de quelle popularité dut jouir en France ce génie si persécuté par une certaine classe. Je ne suis pas surpris si trente mille personnes, au dire d'un journal, ont suivi son convoi malgré les autorités. Notre voisin, M. L**, sait presque entièrement par cœur les *Paroles d'un croyant*. C'est un homme qui n'est pourtant pas instruit : il lit avec peine dans un livre de prières. Il s'est procuré ce livre dans les Etats-Unis il y a une quinzaine d'années, et il s'en est servi comme d'un évangile. Il l'a lu et relu, l'a fait lire par d'autres et l'a répandu chez tous ses parents et amis qui en sont admirateurs passionnés. Il est naturel de penser quel étonnement ce fut pour moi d'entendre réciter des phrases de cet ouvrage par un homme simple, de l'entendre commenter avec

enthousiasme. Je l'ai beaucoup intéressé lorsque je lui ai parlé de l'auteur; il croyait que c'était Papineau. Voilà ce que c'est qu'un livre, et ce que c'est qu'un homme. La pensée d'un tel génie ne se perd jamais, elle a des retentissements inattendus, et son effet est universel. Quelle gloire pour celui qu'une sotte femme avait traité de bête !

“ XXXVI.—Jeune soldat, où vas-tu ?

— Je vais combattre pour Dieu et les autels de la patrie.

— Que tes armes soient bénies, jeune soldat. Jeune soldat, où vas-tu ?

— Je vais combattre pour la justice, pour la sainte cause des peuples, pour les droits sacrés du genre humain.

— Que tes armes soient bénies, jeune soldat. Jeune soldat, où vas-tu ?

— Je vais combattre pour délivrer mes frères de l'oppression, pour briser leurs chaînes et les chaînes du monde.

— Que tes armes soient bénies, jeune soldat. Jeune soldat, où vas-tu ?

— Je vais combattre contre les hommes iniques, contre ceux qu'ils renversent et foulent aux pieds, contre les maîtres pour leurs esclaves, contre les tyrans pour la liberté.

— Que tes armes soient bénies, jeune soldat. Jeune soldat, où vas-tu ?

— Je vais combattre pour que tous ne soient plus la proie de quelques-uns, pour relever les têtes courbées et soutenir les genoux qui fléchissent.

— Que tes armes soient bénies, jeune soldat. Jeune soldat, où vas-tu ?

— Je vais combattre pour que les pères ne maudissent plus le jour où il leur fut dit : “ Un fils vous est né,” ni les mères celui où elles le présèrent pour la première fois sur leur sein.

— Que tes armes soient bénies, jeune soldat. Jeune soldat, où vas-tu ?

— Je vais combattre pour que le frère ne s'attriste plus en voyant sa sœur se faner comme l'herbe que la terre refuse de nourrir ; pour que la sœur ne regarde plus en pleurant son frère qui part et ne reviendra point.

— Que tes armes soient bénies, jeune soldat. Jeune soldat, où vas-tu ?

— Je vais combattre pour que chacun mange en paix le fruit de son travail ; pour sécher les larmes des petits enfants qui demandent du pain, et à qui on répond : “ Il n'y a plus de pain : on nous a pris ce qui en restait.”

— Que tes armes soient bénies, jeune soldat. Jeune soldat, où vas-tu ?

— Je vais combattre pour le pauvre, pour qu'il ne soit pas à jamais dépouillé de sa part dans l'héritage commun.

— Que tes armes soient bénies, jeune soldat. Jeune soldat, où vas-tu ?

— Je vais combattre pour chasser la faim des chaumières, pour ramener dans les familles l'abondance, la sécurité et la joie.

— Que tes armes soient bénies, jeune soldat. Jeune soldat, où vas-tu ?

— Je vais combattre pour renverser les barrières qui séparent les peuples, et les empêchent de s'embrasser comme des fils du même père, destinés à vivre unis dans un même amour.

— Que tes armes soient bénies, jeune soldat. Jeune soldat, où vas-tu ?

— Je vais combattre pour affranchir la tyrannie de l'homme, la pensée, la parole, la conscience.

— Que tes armes soient bénies, jeune soldat. Jeune soldat, où vas-tu ?

— Je vais combattre pour les lois éternelles descendues d'en haut, pour la justice qui protège les droits, pour la charité qui adoucit les maux inévitables.

— Que tes armes soient bénies, jeune soldat. Jeune soldat, où vas-tu ?

— Je vais combattre pour que tous aient au ciel un Dieu, et une patrie sur la terre.

— “ Que tes armes soient bénies, sept fois bénies, jeune soldat.” (1)

Nous allons ces jours-ci changer de logement. Notre habitation ne sera pas plus éloignée de Saint-Jean Chrysostome. Nous allons, suivant toute vraisemblance, demeurer dans la maison du voisin.

Je ne t'ai pas parlé de tes vers. Ils seraient sans défaut s'ils ne péchaient pas contre les règles de la versification. J'ai invoqué ma muse pour te répondre, mais ma muse a les allures trop libres, et je l'ai envoyée se promener au balai !

Un mot d'H**. J'ai beaucoup ri, lorsque j'ai lu sur le *Herald* la menace qu'on a faite à H**. Dans une lettre écrite au nom des cinquante *policemen* disgraciés, on a envoyé au conseiller sa bière, avec la promesse qu'il serait bientôt dedans, comme un vieux sacripant qu'il est.

As-tu remarqué le décès du jeune D** ? Certainement. La mort se promène fièrement. Elle a enlevé aussi hier un de mes élèves. Elle en menace un autre.

Nous offrons nos condoléances à M. et Mme P** sur le mauvais état de leur santé. Bien des saluts et des compliments. Je suis à la veille d'utiliser ma graine de tabac de M. B**. J'aurai, je pense, un bon morceau de terre. M. B** doit être heureux de voir s'accréditer sur les journaux la réputation du tabac de la Havane. N'oublie pas que je suis plus déterminé chevalier que jamais. Je me refais, je me parfume de toutes les façons, j'ai la tête comme une statue de perruquier. Si je pouvais me remettre dans le monde, je le ferais. Ton ami très affectueux...

(1) Lamennais.

XIV

Saint-Louis de Gonzague, 18 avril 1854

MON CHER AMI.—J'ai ici ta lettre devant mes yeux. Je l'ai parcourue vingt fois, et j'en dévore encore le contenu avec avidité. Il faut un peu te réveiller avec des paroles énergiques et même des apostrophes rudes au besoin, pour que tu ne tardes pas à satisfaire mes vœux impatients, car tu as le cœur que j'exige d'un ami, et tu deviens si ravissant qu'on n'a jamais regret de t'avoir pressé un peu. Tu nous as fait part d'une foule de nouvelles qui ont piqué plus que jamais notre attention, particulièrement ta mère en ce qui concerne M. G**. L'offre séduisante qu'on lui fait l'a pénétré d'une vive reconnaissance. Cependant, comme tu es bien dans le cas de t'y attendre, elle ne pense nullement à accepter. Elle se trouve assez heureuse de sa situation présente pour ne pas désirer un changement qui serait déjà pénible par cela même que ce serait un changement. Du reste, tu connais ses dispositions mieux que personne. Comment consentirait-elle à abandonner une entreprise qui a fait le sujet de ses conversations depuis plusieurs mois ? Où iraient les démarches qu'elle a faite pour se procurer les capitaux, et les travaux déjà avancés et les espérances plus fondées que jamais ? Il n'en faut pas parler.

J'ai hâte d'en finir avec ton septante fois sept fois creux G** S**. Tu lui diras que ses engagements me viennent trop obliquement, et que d'ailleurs je l'ai envoyé se promener avec toute sa famille et toutes ses dépendances, avant la fin du mois de janvier. Ne lui parle jamais de moi autrement. Des corps sans âme comme G**, on en a toujours trop sur les bras. Je te confesse franchement que si je n'étais pas relevé par la pensée que j'ai un véritable ami et quelques êtres bienveillants qui consentent à m'accorder de temps en temps un souvenir, je ne sais où j'en viendrais : je me demanderais pourquoi je suis sorti d'un néant pour entrer dans un autre néant où je suis tout à fait étranger. Je suis enclin au pyrrhonisme (1) et avec raison. Quoi donc ? je n'ai rien reçu de ceux dont j'avais tout droit d'attendre des marques d'amitié et de sympathie ! Je n'ai rien reçu de Montréal, rien de mes amis du collège, rien de mes parents. Cela prête à de tristes réflexions lorsqu'on n'a pas d'autre ressource pour vivre socialement. Tu reçois peu de chose toi-même, il semble que nous tirons les mêmes billets de l'urne du destin. Ne te plains pas pourtant, parce que tes désirs à toi sont assez comblés.

(1) Doute universel.

Je ne puis assez admirer la sollicitude avec laquelle tu me consoles de mes ennuis. Tu me parles de tes excursions, tu me parles des personnes avec lesquelles tu as le bonheur de vivre. Tu ne saurais me réjouir davantage, parce que je me transporte volontiers au milieu de la société qui m'a offert tant de charmes dans mes courts intervalles de liberté. Il n'y a plus que ce petit monde de Russell-Townflat qui peuple aujourd'hui ma solitude, parce que je vis toujours en esprit avec vous, tandis que je m'efforce d'oublier le reste. Encore ce soir, le croiras-tu ? je suis sorti pour aller prendre l'air dans le champ qui fait face à ma demeure. J'y ai tracé un petit sentier que je suis géométriquement tous les jours après ma classe d'après-midi. C'est là que je me trouve bien, la philosophie et l'imagination m'accompagnant. J'entends le chant des oiseaux printaniers, je contemple la végétation naissante de quelques herbes à peine perceptibles. Je suis en présence des ruines d'une vieille forêt, je vois des souches et plus loin des arbres renversés par la main de l'homme, car c'est l'homme qui détruit et Dieu qui crée. J'entends les cris des badauds qui passent. Je suis témoin de beaucoup de contrastes. J'interroge tout, je fais beaucoup de *pourquoi* ? Comme je fais les demandes et les réponses, il y a beaucoup de besogne. Enfin, que résulte-t-il de toutes mes méditations ? Je finis constamment par me fatiguer de tout cela. J'aime mieux interroger le vent qui passe pour savoir s'il n'y a pas au-delà de quelques lieues une petite aspiration vers moi. J'aime mieux lui confier un message éloquent ; j'aime mieux lui demander ce qu'on dit et ce qu'on fait, s'il n'est pas le souffle qui a produit une pensée. Puis je ramasse tout le passé, et je cherche à y accrocher un avenir composé des rêves les plus dignes d'être réalisés. Tu vois que souvent, sans y songer, toi et les personnes les plus aimables, le beau sexe spécialement, vous vous trouvez souvent dans la paroisse de Saint-Louis. Ne vous en déplaie.

Tu m'as dit une injure très grave *in se*, mais relativement assez supportable dans ta lettre. Tu m'as dit que je n'avais pas d'instinct. J'en conviens presque à propos du poisson que j'ai reçu, mais pas entièrement. J'avais un soupçon, comme tu as dû le voir, mais je n'étais pas assez hardi pour croire à mon bonheur, et peu s'en faut que je n'en doute encore. Si les paroles que j'ai lues sont sincères, comme je suis forcé de le croire, (car comment allier tant de perfidie avec une si candide amabilité), et si elles me sont un garantie de fidélité, jamais aucune plainte ne sortira même à demi formulée de ma bouche. " *Omnium bonorum compos sum.* (Je possède tous les biens.) "

Tu nous as attristés, lorsque tu nous as dit que tu ne pourrais pas venir dans ce moment-ci à Saint-Louis. Nous t'attendions samedi dernier. J'ai

acheté un quartier de bœuf, deux douzaines d'œufs, deux pains, une livre de lard ; nous avons de quoi faire la pâque ensemble largement, si tu t'étais rendu à notre nouveau cénacle que nous étrennions justement ce jour-là. Aujourd'hui, mardi, il n'y a plus rien, et nous ne pouvons plus acheter autre chose que du lard et du hareng, il n'y a pas de beurre. Si tu viens, nous te chanterons des chansons, comme le rossignol au milan, ou bien ne viens pas pour manger. Je viens de te faire entendre que nous sommes sortis de notre élastique logement. Nous sommes à présent dans la maison du bonhomme L**. Ce n'est rien de féérique, il n'y a pas pour trente sous de cristal dans notre nouveau séjour. Nous avons deux petites chambres avec la jouissance d'un grenier : une échelle est là pour prouver qu'on peut y monter en corps et en âme. Au moment où je te parle, il se trouve une niche à notre porte d'entrée surmontée de deux seaux et d'une terrine. Heureusement, j'y jouis de plusieurs avantages qui compensent les désagréments de la pauvreté. Et de plus nous sommes avec de braves gens avec lesquels je me délasse un peu parfois. Le vieux J** y est quasi pensionnaire et il sert à égayer la compagnie par ses originalités. C'est un homme qui au milieu de la plus grave question ou au sortir d'une lecture intéressante, quitte brusquement le sujet pour parler de ses moutons ou des des rats qui mangent son grain. Là-dessus mille détails. Il en a pour toute une veillée à te parler des rats. Le vieux L** est quelquefois enragé contre lui. Il lui reproche sa loquacité importune. Ils se fâchent tous les deux, se disent des injures, et se séparent en riant. Voici une des meilleures farces du vieux J**. Un de ces derniers dimanches, il sortit de l'église, monta sur le billot où il fait l'office de crieur, et s'adressant à tous ceux qui hâblent en ce moment-là à la porte : " Citoyens et citoyennes, un des citoyens de la paroisse a perdu une poche. Si donc, vous avez trouvé une poche, vous êtes prié d'en avertir sous peine d'excommunication."

Les nouvelles commencent à devenir rares. Je suis stérile ce soir plus qu'à l'ordinaire. J'ai pourtant fait le vœux de toujours remplir mes quatre pages. Si tu ne pouvais m'inspirer, tu ferais bien naître un sujet fécond. J'ai demandé à la mère ce qu'elle avait à dire. Elle te mande qu'elle t'embrasse bien à plusieurs reprises. Voilà tout ce que les mères ont à dire. Pauvre vieille ! elle dort paisiblement depuis une heure. Ton frère aussi est étendu sur un coffre. Demain matin, elle va me raconter ses songes, elle se sera encore trouvée avec toi comme il lui arrive chaque fois. Je l'ai mise dernièrement dans une grande inquiétude en lui faisant *accroire* que tu allais te marier cet été, d'après les communications que tu m'avais faites. A ce propos, tu apprendras avec curiosité que l'on m'a fait

ACHETEZ
"LA FORTUNE"

JOURNAL LITTÉRAIRE

Paraissant tous les Samedis

PRIX DU NUMÉRO : 10cts.

Avec 10 centins vous avez un journal très intéressant,
pouvant vous faire gagner \$1,000.00.

EN VENTE DANS TOUS LES DÉPÔTS, DE JOURNEAUX

BUREAU : - - 1588 RUE NOTRE-DAME.

IMPRIMERIE ET RELIURE

170 RUE ST-LAURENT.

LE GLANEUR

Paraissant le 10 et le 25 de chaque mois,
par numéro de 32 pages illustré d'un magnifique portrait.

UN AN, \$2.00 ; 6 mois, \$1.00 ; 4 mois, 70c.

Adressez toutes les communications au directeur de la
revue.

**M. PIERRE BEDARD, 170 rue St-Laurent,
ou Boîte de Poste 1436, Montréal.**

Impressions ordinaire et de luxe—Plaquettes—Revue—Livres
—Prospectus—Circulaires—Cartes de visite—Lettres—Envelop-
pes—Factums—Réglage—Perforage—Numérotage—etc., etc.

PRIX MODÉRÉS. — SERVICES PROMPT.

Un soin tout particulier est mis dans l'exécution des travaux.

Une visite est sollicitée.

L. E. N. PRATTE

Importateur de
Pianos et d'Orgues de Qualité Supérieure,
1676 RUE NOTRE-DAME
MONTREAL.

LOUIS BEDARD

Notaire et Commissaire

— BUREAU —

1582 RUE NOTRE-DAME, 1582
MONTREAL.

Résidence : 109 rue St-Hubert.

PERRAULT & MESNARD

ARCHITECTES

11 & 17 COTE DE LA PLACE D'ARMES

Boîte 1414 Bureau de Poste. Élévateurs. Téléphone 696.

LE STENOGRAPHE CANADIEN

REVUE MENSUELLE

Abonnement: - UN AN \$1.00

BOITE 1587, MONTREAL, CANADA.